

Jean, Andreas et moi

Lucille Toth

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toth, L. (2016). Jean, Andreas et moi. *Moebius*, (149), 77–80.

LUCILLE TOTH

Jean, Andreas et moi

« Apocalypse » : du latin *apocalypsis*
« révélation », lui-même emprunté du grec
ancien *apokalupsis*, « action de découvrir ».

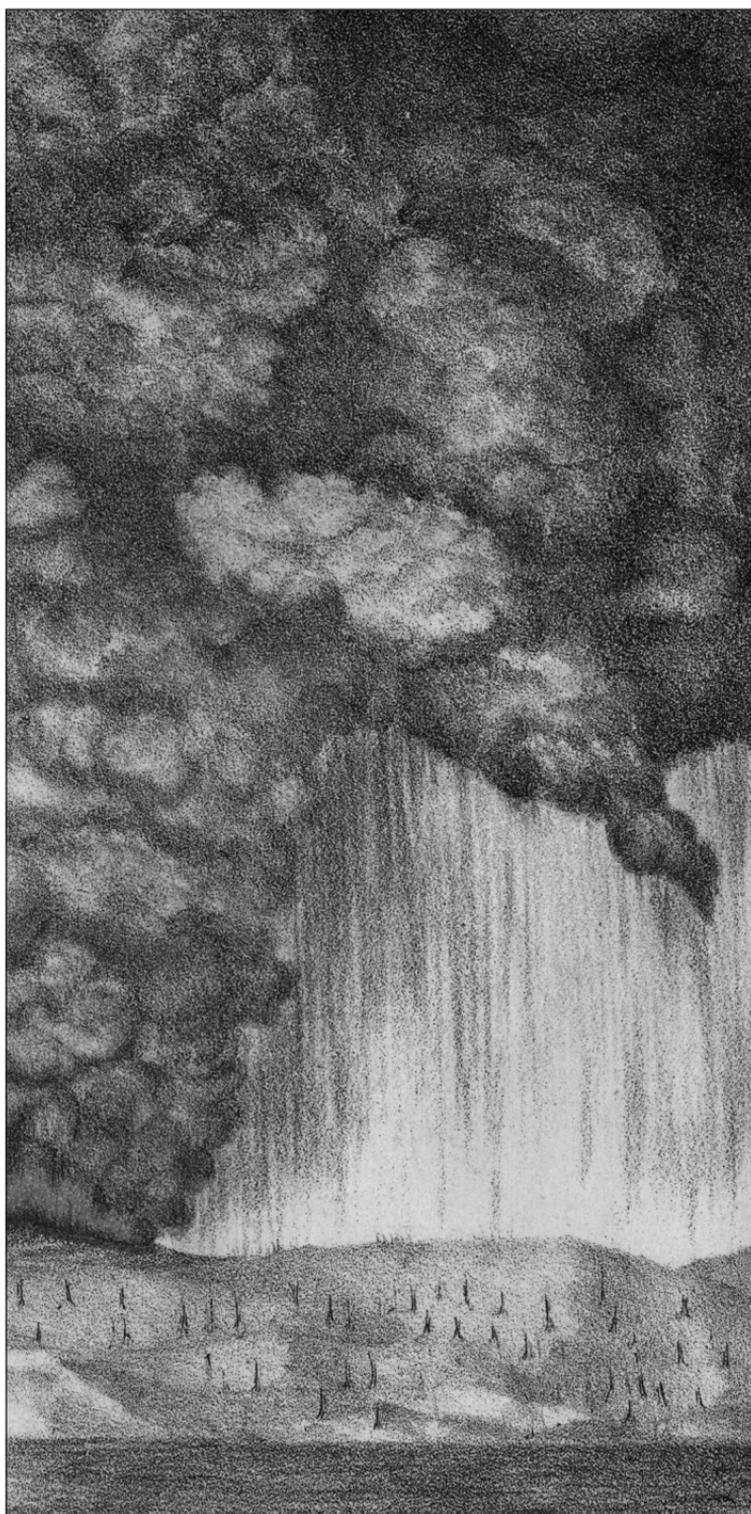
Et si saint Jean avait raison ? Et si on s'était tous trompés et que la fin n'en était pas une ? Duras l'avait déjà compris avec les grands ménages de la mère qui se mettait frénétiquement à laver la maison pour mieux laver les péchés de la famille. Odeur « de la pureté, de l'honnêteté. » Des tsunamis d'eau qui assainissaient au lieu de démolir. Ça me parle beaucoup tout ça, à moi qui vis à Los Angeles, pile sur la faille de San Andreas. En cas de problème, je me suis toujours dit qu'il y aurait la « solution Noé ». C'était pas complètement idiot son histoire de bateau. Mais comme sur le plan logistique ça me paraît un peu compliqué, j'ai opté pour une méthode certes contestable mais qui s'avère jusqu'à présent très efficace : le déni. Ça marche super bien. Je ne vois pas pourquoi les gens passent leur temps à remplir leur sous-sol de boîtes de conserves et de lampes torche, alors que faire semblant que ça n'existe pas est beaucoup plus simple, et tellement plus économique. D'ailleurs, le dernier film sur mon nouveau copain Andreas a fait un carton à L.A., donc je pense que je ne suis pas la seule à utiliser cette méthode. Si on y réfléchit bien, il y a plein de moments dans l'histoire de l'humanité où le déni a fait ses preuves : « c'est pas ma faute, c'est juste une mission que Dieu m'a donnée et j'ai fait mon maximum pour y répondre le mieux possible. Je n'avais pas compris que Dieu ne voulait pas qu'on brûle les homosexuels. Je n'y

suis vraiment pour rien, monsieur saint Pierre.» Le déni des petits Africains qui meurent du sida, ça compte? Il y a aussi le fameux «Donnez-leur de la brioche.» Super *move*. Bon, si Marie-Antoinette avait dit «Je décide d'établir un revenu minimum pour tous et je décide de distribuer des repas gratuits pour les plus démunis», je pense que ça aurait été assez bien reçu, elle aurait peut-être même réussi à lancer une petite révolution sympatoche. Mais est-ce qu'on s'en souviendrait aujourd'hui? Hein? Et, de toute façon, c'est prouvé scientifiquement que le déni rend plus heureux. Ça devrait en tout cas. *The denial therapy!* Donc moi je choisis de faire comme elle et de continuer ma vie en me disant que, si le Big One arrive, vu que j'habite dans le nord de Los Angeles, loin de la plage, du coup, avec un peu de chance, le tsunami s'arrêtera juste devant mon immeuble et je pourrai mettre sur mon annonce Airbnb: *One bedroom apartment ON THE BEACH*. Je vais me faire un max d'argent.

Si je ne suis pas très douée pour parler de l'apocalypse, c'est pour une raison très simple: je ne la vivrai jamais. Elle serait devant moi, avec un t-shirt «Fin du monde» glitterisé et des explosions autour, que je ne la verrais toujours pas. C'est comme ça. Je fais partie de cette tranche de la population qui vit dans le présent. Mes semblables et moi ne pensons pas «anticipation», nous préférons parler de «transition», du passage d'un état à un autre. D'ailleurs c'est une idée très à la mode en ce moment, la transition. Depuis que Bruce a «transitionné» en Caitlyn et que Raquel dit qu'elle est noire. Après tout, elle a raison Raquel: si on a aujourd'hui la chance de pouvoir décider de son sexe, alors pourquoi ne pourrait-on pas également décider de son appartenance communautaire? Quelle révélation! Quelle apocalypse! Quel renouveau dans ce monde en pleine transition de lui-même! J'ai souvent l'impression que nous sommes dans une période adolescente de l'humanité. Et, comme nous le savons tous, l'adolescence est pleine de crises, de colères, de questionnements, de petites apocalypses et de grands renouveaux. Alors voilà, c'est décidé, Jean, Andreas et moi, on a discuté et on s'est dit que la trombe d'eau ce serait nous. Nous, la génération Y, les flemmards, les mous à qui l'on reproche

de n'avoir connu ni guerre ni révolution. Nous qui nous faisons attaquer et qui refusons quand même de partir en croisade. Nous qui pensons plus vite que toutes les générations précédentes réunies sans même avoir à bouger notre corps. Nous qui avons été menacés par l'amour depuis notre naissance, qui avons fait du vénérien un mode de vie. N'est-ce pas là une révolution radicale que de faire de nous ceux qui changeront le monde? Pour cela, il faut qu'Andreas se réveille et vienne secouer tous les « c'est comme ça » et les « c'est pas normal. » Andreas se moque de ce qui est normal ou pas. Il fait ce qu'il veut, quand il veut. Il décide. Il est le Maître. Il est plus fort que tout. Il peut même décider de ne pas condamner notre génération et de se contenter de nous envoyer des petits rappels en forme de trombes d'eau, de tester notre pureté et notre honnêteté, de nous mettre au défi en rasant juste des petits bouts et en regardant si on va se contenter de les recoller comme avant, ou si on essayera une version plus radicale et plus folle.

Jean, Andreas et moi, on ne va pas tout péter pour tout reconstruire, comme le Ground Zero après les Twin Towers. On ne va pas non plus condamner Los Angeles et noyer tout le monde pour en faire un *One bedroom on the beach* et se faire plus d'argent. Non. Jean, Andreas et moi, on va tout simplement révéler une génération, en faire les élus, leur permettre de vivre l'*apokalupsis*, la vraie. Ils ne vont pas s'en remettre, nos adolescents. Ils vont nous vénérer, Jean, Andreas et moi.



Éruption du Krakatoa, 1883, Wikipédia